

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 7 juillet 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

XXXIII

UES circonstances ! mes futurs compagnons de route se sont vilainement conduits avec moi. Après avoir touché de fortes avances ils m'ont abandonné, juste la veille du jour où nous devions prendre la mer, ce sont des coquins sans conscience, dont je signale la conduite à votre indignation légitime.

—Je ne vous crois pas ! vous mentez !...

—Madame la marquise, le mot est dur : je ne méritais point de l'entendre...

—Eh ! si véritablement vous aviez eu l'intention de vous expatrier, rien ne vous empêchait de le faire...

—Rien ne m'en empêchait ! grand Dieu, que dites-vous ! pouvais-je m'embarquer sans compagnons ?...

—Ne pouviez-vous en chercher d'autres ?...

—Impossible !...

—Pourquoi ?...

—D'abord, les aventuriers hardis, tels qu'il me les fallait pour mon expédition hasardeuse, ne sont point gens faciles à trouver... ensuite les avances faites à mes premiers drôles avaient singulièrement allégé ma bourse... En un mot l'argent me manquait...

—Venez-vous ici pour m'extorquer de nouvelles sommes ? demanda Pauline ; en ce cas, tuez-moi et faites de l'or avec mon sang, car, vivante, je ne puis ajouter ni une pièce d'or, ni un écu, à ce que vous avez reçu déjà...

—De grâce, rassurez-vous, marquise ! qui songe à vous parler d'argent ?... Dans tous les cas, ce n'est pas moi...

—Alors, que cherchez-vous dans cette maison ? quelle impudente audace vous en a fait franchir le seuil ?...

—Ne vous l'ai-je pas dit, tout à l'heure ? mes plus chers intérêts d'avenir dépendent de l'entretien qui commence.

—C'est vrai... balbutia Pauline, vous avez parlé de vos intérêts... Alors, je suis perdue ! n'ai-je pas été toute ma vie sacrifiée à votre égoïsme ! vous revenez aujourd'hui trouver votre victime, c'est pour lui porter le dernier coup !... allons frappez, monsieur !... j'attends...

Lascars fit un mouvement d'impatience.

—Foi de gentilhomme, dit-il ensuite, il est pénible d'être si mal jugé ! bien loin de songer à vous perdre, je vous apporte la certitude du salut... Si j'étais mort, n'est-il pas vrai, vous n'auriez plus rien à craindre de moi ?...

—Allez-vous me faire la proposition de mourir pour me rassurer ? demanda Pauline avec une méprisante ironie.

—Non, certes, répliqua Lascars, mais je puis vous offrir une garantie de repos non moins complète, non moins sérieuse, que celle que vous donnerait ma mort...

—Une garantie de repos !... répondit la jeune femme, espérez-vous que je vous crois !

—Vous ne me croyez pas encore, je le sais, mais tout à l'heure, bon gré, mal gré, il faudra bien que vous soyez convaincue, car l'évidence deviendra pour vous lumineuse autant que les rayons du soleil...

Pauline ne répondit rien, mais elle fit un geste qui signifiait clairement :

—Parlez !

—Madame la marquise, poursuivit Roland, vous savez qui je suis ?...

—Si je le sais ! balbutia Pauline en levant les yeux vers le ciel, il le demande ! Je ne le sais que trop ! vous êtes le plus vil, le plus criminel, le plus infâme de tous les hommes !

—Oh ! n'équivoquons pas, s'il vous plaît ! in-

terrompit le misérable d'un ton presque gai, c'est au baron de Lascars, je le suppose, que s'appliquent ces épithètes un peu vives, et le baron de Lascars n'est point en cause ici, puisqu'il est mort à Aix-la-Chapelle, vous le savez aussi bien que moi !... paix à son âme, et n'en parlons plus ! Il s'agit présentement de moi, c'est-à-dire du vicomte de Cavaroc, gentilhomme irréprochable, dont la noblesse ne le cède en rien à celle du roi de France lui-même, et dont le passé sans tache défie les investigations les plus clairvoyantes... Or, je suis le vicomte de Cavaroc... tout le Paris aristocratique me connaît et m'accepte sous ce nom... je me trouve bien dans la peau de cet estimable seigneur, et, s'il vous plaît, j'y resterai donc, quand je dirai : *Cavaroc*, faites en sorte de ne pas entendre : *Lascars* !...

XXXIV

Roland garda le silence pendant une seconde. Pauline l'avait entendu sans le comprendre, et elle se demandait avec une angoisse indicible :

—Où cet homme veut-il en venir ?... Quelle infamie nouvelle médite son esprit ténébreux ?... Quel nouveau malheur va-t-il déchaîner sur moi, après tant de honte subie et tant de souffrances endurées ?

Lascars, au lieu de continuer l'entretien sans interruption, s'éloigna tout à coup de madame d'Hérouville et se dirigea sur la pointe du pied vers l'une des portes du salon. Là il s'arrêta, parut écouter attentivement, et revint auprès de Pauline avec les mêmes précautions.

—Je ne me trompais pas, chère marquise, reprit-il en mettant une sourdine à sa voix déjà très-basse, il y a quelqu'un derrière cette porte, on nous épie. Or, il importe beaucoup, pour vous et pour moi-même, que personne ne puisse entendre ce que je vais vous dire, et ce que vous allez me répondre ; donc, n'oubliez pas ma recommandation de tout à l'heure. Veillez avec soin sur vos émotions, et, comme l'esprit féminin est enclin généralement à la contradiction et à l'ergotage, si vous éprouvez le besoin impérieux de discuter avec moi, discutez du moins sans bruit. Vous le voyez, je vous donne l'exemple. Vous ferez sagement de le suivre... Etes-vous disposée à la prudence ?

Pauline ne répondit pas.

—Je regarde votre mutisme comme un acquiescement, poursuivit Lascars. En conséquence j'irai droit au but. Je prendrai, comme on dit vulgairement, le taureau par les cornes ! Ni circonlocutions, ni périphrases ! Voici le fait : Je songe à me marier.

Madame d'Hérouville fit un geste de stupeur.

—Cela vous étonne ? demanda Lascars en souriant.

—De votre part, rien ne peut m'étonner... répliqua Pauline. Une telle résolution, cependant, est bien étrange, convenez-en.

—Pourquoi donc cela, s'il vous plaît ?

—Oubliez-vous... commença la marquise.

—Que je suis marié... n'est-il pas vrai ? acheva Roland, et que ma première femme existe ?...

Mais il me semble que, si ma mémoire est mauvaise à cet égard, la vôtre n'a point été sans reproches... Qu'en dites-vous, chère marquise ? Ne sommes-nous pas à deux de jeu !...

—Je repousse avec indignation tout parallèle entre vous et moi !... répliqua vivement Pauline ; il n'existe aucune faute dans mon passé, pas même une imprudence, puisque je me croyais libre par votre mort, et que les preuves de mon veuvage, preuves irrécusables en apparence, se trouvaient en mes mains.

—Oui, sans doute, reprit Lascars, mais malheureusement pour vous, erreur ne fait pas compte, et ma situation est de tout point préférable à la vôtre, car en ma qualité de vicomte de Cavaroc, je suis un inattaquable célibataire... rien ne m'empêche donc de marcher à l'autel avec toute assurance, et mon mariage sera pour votre avenir une garantie complète de tranquillité, puisqu'après avoir donné mon nom, ou plutôt mon pseudonyme, à une femme, je ne pourrai laisser soupçonner notre secret à âme qui vive sans me perdre en même temps que vous. Comprenez-vous cela, marquise ?...

—Je comprends qu'un crime nouveau vous

fermerait la bouche sur les crimes accomplis jadis...

—Appelez les choses comme vous voudrez... je ne discuterai pas vos expressions quelles qu'elles soient. Ce qu'il vous importe d'obtenir, c'est la garantie d'un silence éternel, d'une inviolable discrétion. Or je le répète, mon mariage vous offre cette garantie aussi complète que vous la donnerait ma mort.

—Je ne rachèterais ni mon repos, ni même ma vie au prix d'une action honteuse dont il faudrait accepter la solidarité !... répondit madame d'Hérouville. Entre vous et moi, aucun lien n'existe ! je n'ai pas plus de comptes à vous demander que je n'ai de comptes à vous rendre. Agissez donc à votre guise, vous en êtes le maître... Mais pourquoi, mais dans quel but, venez-vous faire de moi la confidente de vos projets, quels qu'ils soient ? Voilà ce que je ne puis deviner... voilà ce que je ne saurais comprendre !...

—Pourquoi je vous parle de mes projets, chère marquise ? reprit Lascars d'un ton dégagé ; eh ! mon Dieu ! pour la meilleure de toutes les raisons. Ces projets ne peuvent réussir qu'à une condition, c'est que vous deviendrez mon alliée, ou tout au moins que vous ne vous tournerez point contre moi...

Pauline fit un geste d'indignation, et ce ne fut pas sans effort qu'elle parvint à comprimer un cri de colère montant de sa gorge à ses lèvres.

—Vous avez espéré cela ? balbutia-t-elle d'une voix sourde.

—Parfaitement.

—Eh bien ! monsieur, vous vous êtes trompé. Non, cent fois non, je ne serai pas avec vous...

—Serez-vous contre moi ?

—Contre vous, s'il le faut.

—Peut-être la neutralité me suffira-t-elle.

—Neutralité, dans votre bouche, signifie complicité... Moi votre complice !... Jamais !... Et d'ailleurs, à quoi bon d'inutiles paroles ? Quand bien même j'accepterais lâchement le rôle honteux que vous me destinez, je ne pourrais vous servir en rien...

—Ceci, chère marquise, est une immense erreur ! Pour vous le prouver, il me suffira de prononcer le nom de la jeune fille à qui je me propose d'offrir le titre de vicomtesse de Cavaroc.

—Ce nom, je ne veux pas le savoir, répliqua vivement Pauline.

—Et moi, je tiens à vous l'apprendre.

—A quoi bon ?... Cette jeune fille m'est inconnue, sans doute...

—Inconnue ! allons donc ! vous la quittez à peine ! C'est mademoiselle d'Hérouville, votre belle-sœur de fantaisie.

Pauline, en entendant ces paroles, devint à tel point livide que le fard étendu sur ses joues pour cacher sa pâleur, prit l'étrange aspect de taches sanglantes souillant une neige immaculée.

Elle recula de deux ou trois pas, sans même en avoir conscience, et ses lèvres balbutièrent :

—Mathilde ! c'est Mathilde !...

—Mademoiselle d'Hérouville est jeune et jolie, reprit Roland avec un impudent aplomb, elle a de la naissance, et de plus elle doit apporter à son futur époux je ne sais combien de millions en dot, ce qui ne gêne rien. Bref, c'est un parti tout à fait sortable, n'est-ce pas votre avis comme le mien ?...

Le visage de Pauline se décomposa de plus en plus et prit une effrayante expression ; en même temps un éclat de rire nerveux, saccadé, semblable au rire convulsif de la folie, vint aux lèvres de la jeune femme et secoua tout son corps.

—Il paraît, ma chère marquise, que vous trouvez la chose plaisante ! dit Lascars d'un ton sardonique.

Le rire dont nous venons de parler s'éteignit aussitôt sur la bouche pâle de Pauline, qui murmura dédaigneusement :

—Décidément je commence à croire que j'avais tort de vous craindre... Vous n'êtes plus dangereux, car vous êtes insensé !

—Tout homme a sa folie, je le sais, répliqua le baron, seulement les rêves de la mienne se réaliseront, je le jure.

La marquise haussa les épaules.

—Votre raison étant égarée, reprit-elle ensuite, vous m'inspirerez désormais plus de pitié que d'effroi, et je veux bien, pour en finir vite, discuter